

PARTIE THEORIQUE

II. SECTION : LA POÉSIE.

VII. Leçon. — La Versification.

I. — STRUCTURE DU VERS.

§ VII. — LES LICENCES POÉTIQUES (1)

1. En ce qui concerne la **structure** du vers, il nous reste à parler de ce que l'on nomme *licences poétiques*.

Il existe, dans le langage rimé, *certaines formes d'expression ou de syntaxe*, qui ne conviennent qu'à la poésie, parce qu'elles dérivent de sa nature même et des conditions spéciales de la langue versifiée. Loin d'être incorrectes, ces particularités sont la manifestation naturelle de la pensée poétique, soumise aux lois du rythme; et si elles s'écartent des habitudes et du tour d'esprit de la prose, c'est qu'il faut bien admettre qu'il y a une différence de nature et de genre entre la prose et la poésie.

L'on comprend dès lors que le terme "licence poétique", synonyme d'incorrection permise et de faute tolérée, est impropre et fausse l'idée qu'il prétend exprimer. Car, il n'est pas vrai que la poésie puisse s'attribuer un droit d'incorrection, ni qu'elle ait un privilège d'irrégularité.

2. La division traditionnelle en "licences d'orthographe, — de syntaxe, — de grammaire," est défectueuse; nous adopterons la suivante, qui nous paraît plus rationnelle: les *inversions*, les *ellipses*, les *archaïsmes*.

I. — Inversions poétiques.

3. L'inversion modifie, par des transpositions de mots, l'ordre habituel du langage.

Elle introduit dans le développement de la pensée une syntaxe imprévue qui déränge la suite uniforme du *sujet*, du *verbe*, de l'*attribut*, renforcés de tous leurs compléments.

Comme l'ordre grammatical n'est pas toujours le plus naturel, ni le plus rapide, l'inversion s'emploie aussi en prose, même dans la langue familière. Mais c'est en vers surtout qu'elle est fréquente et hardie.

(1) Voir AUBERTIN: *La versif. fr.* p 159.

Il s'agit donc ici de ces hardiesses de construction, qui seraient déplacées en prose.

Ex. :—Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie. RAC. *Andr.* IV 5.
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse. RAC. *Brit.*
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques. RAC. *Ath.* I..

Qui ne voit que ces inversions ont pour effet et pour mérite de donner à la pensée une puissance d'expression toute nouvelle? Qui donc oserait hasarder en prose le premier vers? L'inversion met en relief, fait image, confère l'ampleur, l'énergie, la grâce et la beauté au langage poétique.

4. Il faut donc que l'inversion possède des *qualités* et écarte certains *défauts*.

Si elle n'ajoute ni force ni beauté à l'expression, elle devient inutile, peu naturelle, et trouble mal à propos l'ordre régulier du langage. Que gagnerait le style à cette inversion :

Ex. :—Écoutez *du rossignol* le chant. (MAROT.)
Ceux qui louaient le plus *de son chant* l'harmonie. (FLORIAN.)

Si elle est forcée, obscure, surchargée de conjonctions ou de prépositions, compliquée de régimes accumulés, elle est sans mérite, choquante de défauts.

Ex. :—A peine *de la cour* j'entrai dans la carrière...
Je n'ai pu *de mon fils* consentir à la mort. (VOLTAIRE.)

La Fontaine, il est vrai, a fait un heureux usage d'inversions d'un aspect dur et bizarre :

Ex. :—Le sage par qui *fut ce bel art* inventé.
Vous êtes *maigre entrée*, il faut *maigre sortir*.
Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyr ont *l'herbe rajeunie*.

Nous ne pensons pas qu'il faille appeler *inversion* l'usage du déplacement du pronom, qui en rapport avec deux verbes, est mis avant le premier.

Ex. :—L'ours venant là-dessus, on crut qu'il *s'allait plaindre*.
Lui-même me viendra chercher dans un moment.

En résumé, multiplier en poésie les inversions et les préférer à l'ordre simple, constituerait une erreur : elles conviennent, sans doute, mieux à la poésie ; elles y sont plus fréquentes et plus fortes, mais avant tout il s'agit de traduire la pensée et le sentiment dans le meilleur tour du langage.

II. — Ellipses poétiques.

5. Si l'inversion change l'ordre syntaxique des mots, l'*ellipse* en diminue le nombre, bien que nécessaire à la régularité de la construction.

Toutes deux s'inspirent du génie particulier de la poésie et concourent à l'effet qu'elle veut produire : les irrégularités les plus hardis se convertissent en beautés d'expression.

6. On peut distinguer *deux sortes* d'ellipses dans la langue des vers : — les unes, assez timides, qui se bornent à supprimer des mots ou des particules faciles à suppléer ; — les autres, plus pénétrantes et plus osées, qui tranchent dans le vif de la pensée et de l'expression. Entre elles, la différence est grande.

Les *premières* sont utiles au poète ; elles lui facilitent la versification : mais elles ne rendent aucun service à la poésie et n'ajoute rien à ses mérites.

Ainsi, la poésie se dispense de répéter les prépositions, surtout à *et de* :

Ex :—Un ordre *de vider*, d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres. (MOL. Tart. V. 4.)

Il en est de même pour la suppression du pronom personnel :

Ex :—Je condamnai les deux, et sans plus ouïr,
Fîs vœu, sur les autels, de leur désobéir. (Rac. Iphig, I. 6.)

Les *secondes*, qui suppriment des membres de phrases tout entiers, varient selon l'inspiration dont elles sortent et les circonstances qui les suggèrent au poète.

Les plus simples, les moins hasardeuses sont celles qui, dans un second membre, suppriment un verbe :

Ex :—Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens. (CORN. Cinnm. V. 1.)
Je parle d'Isabelle, et vous, de Léonor. (MOL. Ecole, 3.)

Il en est qui sont expressives, où l'esprit doit achever la pensée pour l'entendre :

Ex :—Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait, fidèle ? (Rac. Andr. IV. 5.)

En général, les meilleures sont celles que la passion inspire, et que les spectateurs comprennent avec plaisir et sans hésitation.

III. — Archaïsmes.

6. Les archaïsmes sont des mots ou des tours vieillissés : ils aident à entendre les anciens auteurs, les œuvres des grands maîtres.

Il y a les *archaïsmes d'orthographe* dans les mots. Les poètes ont écrit :

Je *doi*, je *croi*, j'*aperçoi*, je *sai*, je *vien*.—jusque ou jusques ; encor, encore ; Charle, Charles...

Il y a les *archaïsmes d'expression* ; et l'on cite l'emploi de l'adverbe *où*, pour à *qui*, *auquel*...

Ex :—Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre. (CORN. Pol. V. 5.)

Evidemment on oublie que Bossuet, La Bruyère... se servent souvent de ce mot; il n'y a là aucune licence.

Le verbe *penser* et les imparfaits *habitait, croissait...* — sont plus poétiques et s'expliquent aisément.

Des poètes mettent le singulier avant ou après deux ou plusieurs sujets: c'est un latinisme.

Ex :—Ce héros qu'*armera* l'amour et la raison.

RAC. *Iph.* I. 3.

Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente.

(*Item.*)

LES GENRES SECONDAIRES (suite)

1. Si le lecteur s'en rapportait à notre classification de la page 3 et 4, il s'apercevrait que nous avons traité l'**article I, SECTION I**. De plus, nous avons également touché à ce qui concerne l'**article II** de la même SECTION: première partie.

2. La seconde subdivision de cet **article II** renferme l'indication de **quatre grands genres** de poésie — le *cinquième* le GENRE LYRIQUE formant la Section II — à savoir l'ÉPOPÉE, la TRAGÉDIE, la COMÉDIE, l'OPÉRA.

Réservant ces *cinq* genres pour l'année 1905 et 1906, nous allons traiter sommairement les *espèces* de poème qui s'y rattachent, et qui appartiennent aux GENRES SECONDAIRES.

Ainsi, les genres ou espèces qui se rapprochent de l'ÉPOPÉE — qui est "le récit d'une action grande, héroïque et merveilleuse" — sont la FABLE et le POÈME HÉROÏ-COMIQUE; — puis, le POÈME BADIN et ses annexes, dont nous parlerons.

I. — La Fable ou Apologue.

I. DÉFINITION. — La fable est le récit d'une action ordinaire et fictive, exposée comme réelle, attribuée à des êtres quelconques, et d'où le poète déduit une leçon utile aux mœurs, appelée *moralité*.

Puisque l'apologue est une *action*, celle-ci suppose, pour la faire, un ou plusieurs personnages: ce qui amène l'étude de ceux-ci et de celle-là.

II FOND. — Il s'agit donc de distinguer ce qui concerne les personnages et l'action.

A — Les **personnages** peuvent être des dieux, des hommes, des animaux, des végétaux, des minéraux, pourvu qu'ils soient individualisés (*Le Pot de terre et le Pot de fer*).

Néanmoins, d'ordinaire, ce sont les animaux, et parmi eux les plus connus, à cause de la vraisemblance et de l'intérêt.

Quelles *qualités* doit leur donner le poète? Elles devront être "physiques":

La dame au nez pointu
Un jour sur ses *longs pieds*, allait je ne sais où,
Un héron au *long bec*, emmanché d'un *long cou*.
(Fabl. VII. 16)

"morales ou du caractère":

Un vieux renard, mais des plus *fins*,
Grand *croqueur* de poulets, grand *preneur* de lapins,
Sentant son renard d'une lieue..
(V. 5)

L'âme est *stupide*, le chien *fidèle*, l'agneau *innocent*, le loup *cruel*, le lièvre *timide*, le chêne *orgueilleux*, le roseau *modeste*... — On se gardera donc de peindre: le lion *timide*, le singe *maladroit*, le bouc *sensé*...

Il est nécessaire aussi que ces personnages soient *utiles* à l'action, directement ou indirectement, aux lecteurs à qui ils devront donner par leur conduite une leçon pratique.

B. — L'*action*, inventée par le poète, sera *vraisemblable*, analogue à un événement vrai dans ses circonstances — *naturelle, originale*, ce qui la rend propre à plaire, à intéresser, à corriger même.

Or, l'âme de l'action, c'est la *moralité*, leçon qui ressort soit de l'expérience, soit de la morale du devoir. Une fable *immorale* tendrait à enseigner le vice et le mal.

La moralité est simple, juste, brève, claire, instructive; d'ordinaire, elle termine le récit; parfois on la place au début; rarement on la supprime, comme dans la *Cigale et la fourmi*, où elle se comprend aisément.

III. FORME. — Comme toute œuvre d'art et de poésie, la fable exige une forme intérieure ou *plan*, d'autant mieux soigné que souvent on a beaucoup à dire en peu de mots.

Ce plan exige comme *qualités*: — l'*unité*, en ce qu'il n'y ait qu'une seule action, un seul but; — l'*ordre des parties* de l'action qui se déroule: le "début" qui consiste à faire connaître les acteurs, leurs caractères, leurs intentions; le "nœud" qui est la mise à exécution des moyens et des obstacles; le "dénouement" qui amène le triomphe ou la catastrophe, avec la moralité.

N. B.— Voir, pour ces qualités, la fable du *Loup et de l'Agneau*. REVUE de 1900.

La forme extérieure ou *style* de l'apologue associe le ton familier de la conversation au souffle lyrique et majestueux. Tour à tour, selon les intentions du poète, c'est le langage élevé et noble, orné et gracieux, simple et plaisant, populaire et burlesque.

Puis viennent les expressions naturelles et suivies, pures, propres et précises, les tours réguliers, piquants, ingénus, la marche élégante, vive, pressée, la course folle, l'ensemble imagé, descriptif, coloré.

Toutes les figures littéraires s'y coudoient, hardies et sonores, imagées et énergiques: dialogue, exclamation, apostrophe, interrogations, impé-

ratif, métaphores de toutes nuances. Les citations sont faciles, abondantes.

Ex :—1 :	Le moindre vent qui d'aventure Fait rider la face de l'eau	(I. 22.)
2 :	Un mort s'en allait tristement	(VIII. 11.)
3 :	Il était allé faire à l'aurore sa cour Parmi le thym et la rosée...	VII. 16.)
4 :	Du bout de l'horizon accourt avec furie Le plus terrible des enfants...	(I. 22.)
5 :	Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé. —Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien !...	

En ce qui regarde la *versification* — on sait maintenant ce que dénote ce terme : mesure, coupe, enjambement, hiatus, rime, rythme, césure, harmonie... — il est facile d'en contempler l'extrême ressource qu'en tire un fabuliste.

La Fontaine est le maître : nous l'avons étudié et nous y reviendrons encore. L'une des meilleures éditions est celle de M. L. CLÉMENT. (Ar. Colin, Paris.).

IV. — HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1.—**La Fable orientale.**—Nous en avons une très ancienne rédaction en sanscrit, laquelle fut traduite en persan (VI siècle). *Bidpai* et *Lozman* sont des personnages purement fictifs, dont le nom revient souvent dans le recueil.

2.—**La Fable Israélite.**—L'Ancien Testament a conservé quelques apologues, sous le nom de *parabole* (comparaison, allégorie) :—Le Nouveau Testament en suggère quelques exemples : *L'Enfant Prodigue, le Pharisien et le Publicain*...

3.—La Fable Grecque.

ESOPE (VI s. av. J. C.), esclave phrygien. Il est incontestable que les fables qui lui sont attribuées sont des adaptations postérieures.

DÉMÉTRIUS de Pholère (325 av. J. C.) composa le premier recueil ésopeque. Le moine Planude, de Constantinople (1350 ap. J. C.), puisant dans ce recueil et en d'autres, donna à son tour des fables d'Esopé, et c'est sa prose qui a représenté à la Renaissance la fable grecque.

BARRIUS, Syrien (I s. av. J. C.) avait mis en vers les fables d'Esopé : nous n'avons que la moitié de son œuvre, découverte en 1839.

4.—La fable latine : Phèdre (30 av. J. C.—40 après.)

Il ne raconte pas ; il peint souvent d'un trait. Ses pensées sont justes, ses impressions choisies, placées avec jugement, ses vers faits avec goût ; son style est pur, élégant, facile. Imitateur d'Esopé, il n'en a point la finesse ni le naturel : il lui manque la vraie poésie.

5.—La fable française.

C'est d'abord le MOYEN-ÂGE : *le Roman de Renart*.—Les fables dont nous venons de parler atteignent l'Europe. De plus, une vaste composition en vers en naquit : le Roman de Renart est une satire de la société féodale. Chaque animal y conserve son nom propre ; le héros, c'est *Renart*.

C'est ensuite les productions qu'on nomme les *Fabliaux*, les *Ysopets* : petits contes en vers et traductions des œuvres d'Esopé (ysopets—petits Esopes.)

C'est encore la Renaissance (XVI siècle) avec les conteurs et les poètes : Boccace, la reine de Navarre, Marot, Rabelais, Régnier.

Quand **La Fontaine** vint, il n'avait qu'à s'inspirer aux sources : il le fit, mais avec une originalité qui étonne et que nul n'a égalée.

Boursault (1628-1701), très inférieur au Bonhomme, a laissé quelques fables qu'on lit avec plaisir, à cause de leur versification douce, naturelle, facile.

Fénelon (1651-1715) a écrit des fables estimées, mais en prose : il n'a connu la poésie que pour la calomnier.

Citons aussi, pour mémoire **La Mothe-Houdart** et l'abbé **Aubert-Florian** (1755-1794) est le seul qui ait approché le genre de La Fontaine avec des succès divers : il est souvent très près du modèle, par ex. dans la fable "Le singe qui montre la lanterne magique." "Le Calife";—"La carpe et les carpillons"...

II. — Le Conte.

3. A la fable se rattache aisément le **conte**, récit en vers — ou en prose aussi — d'une aventure soit gaie et piquante, soit émouvante, soit même tragique.

Il arrive même que le récit se complique d'un enchaînement d'aventures merveilleuses.

"Le conteur, écrit le P. Broeckaert, peut mêler modérément au récit ses réflexions personnelles, qui révèlent alors un caractère de malice, de bonhomie, de causticité sans fiel."

Ecartons les **contes** immoraux et scabreux de La Fontaine, qu'il réprouva d'ailleurs à la mort.

Il en est d'autres qui sont charmants, bien que souvent hasardés et habiles, irrespectueux et mordants.

On ne lit plus les contes de Daru, Baour-Lormiau, Désaugiers, Deguerle. **Andrieux** (1759-1833), disciple engoué de Voltaire, se lit encore : *le Meunier Sans-Souci* et *le Doyen de Badajoz*, qui par la grâce légère, prompte et facile, rappelle le maître de l'impiété.

Fr. Coppée vient d'en publier de charmants.

III. — Le Poème héroï-comique

4. C'est le récit d'une action ordinaire, fort commune, quelquefois même risible en réalité, mais grande dans l'intention du héros et traitée comme telle par ce poète.

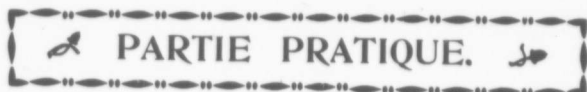
On le confond communément avec le **Poème badin**.

Comme ce genre n'a aucune importance, nous ne croyons pas nécessaire ni utile d'en analyser les préceptes et la forme, les personnages et l'action.

Qu'il suffise de citer les auteurs.

1. **Boileau** a écrit *le Lutrin*, en six chants, petit chef-d'œuvre plein de verve et de malice.

2. **Gresset** (1709-77) a écrit *le Vert-Vert*, en quatre chants : le héros est un perroquet transféré d'un couvent dans un autre ; — *le Lutrin vivant* et *le Carême impromptu* : dans ces trois œuvres, l'auteur fait dépense profuse de beaucoup de talent... pour "tuer une puce" et railler les personnes consacrées à Dieu. C'est tant pis pour l'auteur lui-même et pour sa mémoire.



PARTIE PRATIQUE.

No. I.

NOTIONS FONDAMENTALES

pour servir — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.

I. — LE VOCABULAIRE.

C. — Relief de l'expression (1)

1. Voici le dernier paragraphe concernant le vocabulaire: il complète et couronne les deux précédents: *richesse et propriété.*

Le **relief** — ce qui est *relevé* — est la partie saillante d'un objet: médaille, bijou, pierre, marbre: c'est un terme de *sculpture*. — C'est aussi un terme de *gravure*: saillie sur métaux ou pierres fines. De même on l'emploi en *peinture*, pour désigner la saillie apparente des objets.

En *littérature*, on entend tout de suite que l'expression doit faire saillie, aux yeux de l'esprit et de l'imagination: c'est le style qui a du relief.

2. Dès lors, il faut travailler à faire choix du *mot image*, du mot *énergique*; du mot *pittoresque*; du mot *original* et *personnel*.

Ceci ne signifie point que l'on doive bannir les mots ordinaires, usuels, communs de la langue parlée et écrite: nullement. Mais cela signifie que quiconque aspire à la *composition littéraire* — qui est une œuvre d'art, comme une gravure, un médaillon, une sonate, une statue... — doit s'étudier à un style qui sorte du banal, du cliché dont use tout le monde. Sinon, il n'y a pas lieu de viser à un enseignement supérieur.

Tout homme qui manie la plume, — orateur sacré, judiciaire, politique, écrivain ou journaliste — ne peut se contenter de la vulgarité et de l'insignifiance: ce serait la mort de l'art et l'abaissement des facultés, de l'âme, de la conscience publique même.

(1) Voir ALBALAT: La formation du style p. 87;—PRADIN: Enseignement chrétien 1903 mai, juin.

3. Vous écrivez ici :

Montréal nous fait voir la *société dans toute son activité* : les navires *abordent, séjournent, s'en vont*, les chars *roulent* à travers les rues et *le long des coteaux*, paraissant et disparaissant.

L'on entend parler plusieurs langues, et *retentir* dans les bruits... etc.

Retouchez et recourez au *mot image* :

Montréal représente la *fourmière* humaine dans sa *fièvre* d'activité : les navires de toutes formes et dimensions, *entrent* majestueusement, *se reposent, repartent* silencieux ; les chars *courent* les rues, *se croisent* bruyamment, *grimpent* sur le *flanc* des coteaux, *reparaissent* et *fuiet en rouflant*.

Vous entendez parler plusieurs idiomes, *tonner, grincer, éclater* tous les bruits.

C'est bien la même idée ; quelle différence cependant !

4. Voulez-vous le *mot énergique*, le terme expressif ? — voulez-vous le *mot pittoresque* et les autres dont nous avons parlé.

Ouvrez au hasard Pascal, Bossuet, La Bruyère... les bons écrivains, L. Veillot par exemple. Lisez ceci :

" Hélas ! nous le connaissons, cet *esprit moderne* (et révolutionnaire) ; nous connaissons sa fierté.

Il met à toutes les loteries, il joue à toutes les bourses, il a recours à toutes les magies pour tenter toutes les fortunes ; il se plie à toutes les prosternations pour obtenir des emplois ; il s'impose toutes les besognes pour arriver à la gloire ; il est à poste fixe dans toutes les antichambres, il *fait queue* sur les marches de tous les tréteaux et à la porte de toutes les jouissances. Il est aussi en adoration devant tous les pouvoirs, du moins, partant à genoux devant quelque pouvoir.

Montrez l'endroit un peu caressé de n'importe quel soleil où n'accoure pas cette couleuvre.

Néanmoins, il n'est pas permis de risquer un *Ave Maria* pour gagner une fortune céleste, ni s'agenouiller devant Dieu pour lui demander le précieux don de la foi.

Les gens de l'*Esprit moderne* sont des gens éclairés et qui aspirent à toutes sortes de grandes choses : aux millions, aux belles places, à la renommée, à faire plusieurs éditions de leurs livres, à mériter que leur mort soit annoncée en entrefilets, à être suivis de trois ou quatre mille personnes au cimetière, à se rendre immortels, enfin !

Voilà leurs dignes et fières préoccupations ; et que leur importe, après tout, d'être fixés sur cette question secondaire : la vraie manière de servir Dieu, la vie éternelle !

Parlez-leur de battre le pavé pour organiser un coup de bourse, de passer les nuits en méditation pour perfectionner une commandite, pour tourner un vaudeville, pour accoupler des rimes riches ; parlez-leur de faire n'importe quoi pour se hausser d'un échelon sur une échelle quelconque. Ne leur parlez pas de s'abaisser pour monter vers Dieu, jusqu'à Dieu !

L'*esprit moderne* veut s'hébéter dans l'ambition, dans les jouissances, dans l'orgueil ; il refuse obstinément de s'abêtir dans l'humilité et dans la prière, — dut-il y trouver ce qu'y trouvaient saint Augustin, Pascal, Bossuet."

Voilà une page superbe !... Pourquoi ? Parce que L. Veillot emprunte au langage imagé, original, personnel, antithétique, pittoresque, expressif, le *relief* des *pensées* par les *mots*.

5. M. Albalat — dans l'ouvrage cité — classifie le style en : — style *descriptif* ou de couleur, pour les récits et les peintures ; — en style *abstrait* ou d'idées, pour les considérations morales, religieuses et philosophiques. Bref, il discerne le style de Rousseau, de Chateaubriand, des romanfiques, il le discerne de celui de Pascal, de Bossuet, de La Bruyère et de Veuillot. Soit, nous sommes de son avis, puisque pour enseigner il faut diviser, classer, analyser.

Mais il reste vrai, quand même, que cette division n'est qu'une convention utile, nécessaire même : et il faut, bon gré mal gré, admettre que " le relief de l'expression " s'adapte à l'une et à l'autre, parce que, à peu près toujours, toutes deux se fusionnent et se confondent.

Quiconque voudrait s'en convaincre ne saurait récuser leur alliage dans le style de Lacordaire, de Montalembert, de Veuillot, de Mgr Plantier, du Card. Pie, du P. Félix, de Monsabré... pour ne citer que les plus orthodoxes et les plus méritants.

6. Concluons que :

1). Les élèves n'auront de *style littéraire* qu'en y mettant le **relief des termes**, uni au langage simple et naturel, logique surtout et bien enchaîné.

2). Les Maîtres et les Maîtresses doivent les aider dans ce travail, à l'aide des corrections, des explications, et des compositions faites en commun au tableau noir.

Quels procédés y conduisent ? Nous le dirons plus tard, mais la voie est longue, ardue et pénible.



No. II.

LA FABLE AU XIX SIÈCLE.

I. — La Sensitive et la Violette.

Prude sensitive
 Qui, sous une main
 Hardie et furtive,
 Retire soudain
 Sa feuille craintive,
 Habite un jardin
 Où, rose et jonquille,
 Narcisse et jasmin
 Vivent en famille.

LA, sa pudeur
 Trop enorgueillie,
 Voit-elle une fleur,
 Fraîche épanouie,
 Pour sa douce odeur
 Et pour sa couleur
 Au matin cueillie,
 Elle entre en souci;
 Et, d'un ton sévère,
 Elle exhale ainsi
 Sa sainte colère:
 — " Imprudentes fleurs,
 Mes coupables sœurs,

Faut-il qu'un exemple
 Offert tous les jours,
 Pour qui le contemple,
 Soit d'un vain secours?
 De la sensitive
 Apprenez à fuir
 Une main lascive,
 Et sur le qui-vive
 Sachez vous tenir.
 Que ma modestie
 Epure vos cœurs,
 Change votre vie
 Et qu'enfin mes mœurs
 Règnent chez les fleurs! "

Humble violette
 Qui, de sa cachette,
 Entend ce propos,
 Lasse de se taire,
 A la plante austère
 Répond en ces mots:

— "Tais-toi, notre amie;
 Sur la modestie
 Pourquoi tant d'éclats?
 Toute fleur pudique
 La met en pratique,
 Et... n'en parle pas.

Du monde ignorée,
 Je vis retirée
 Loin de tous les yeux
 Loin des envieux.
 Ma feuille discrète
 Cache ma retraite
 A tout curieux.
 Ma fleur est commune;
 Elle est simple et brune:
 Je plais cependant.
 Zéphire en passant
 Flatte de son aile
 Mon bouton naissant.
 Mon parfum appelle
 L'œil de l'enfant;
 Ecartant une feuille,
 Si sa main me cueille,
 C'est que le moment,
 C'est que le mystère,
 Le lieu solitaire,
 Ont marqué ma fin;
 C'est que la nature
 Me fit sage et pure,
 Mais qu'il faut enfin
 Subir son destin.

Cette bonne mère
 Te fit autrement:
 Tu ne sais comment
 On aime, on sait plaire:
 Toujours des humeurs,
 Toujours tu te meures!
 De toi l'on s'amuse;
 Voir s'émouvoir
 Ta famille confuse
 Est le seul plaisir
 Dont tu fais jouir.
 Après ta faiblesse,
 On passe, on te laisse:
 La belle sagesse
 Pour t'enorgueillir!
 Depuis la couronne
 Que mal fait fleurir
 Jusqu'au pâle automne,

As-tu vu personne
Vouloir te cueillir ? ”

Les fleurs applaudirent
A la question ;
Sans discrétion
Les nymphes en rirent.
La prude se tut,
Et des ris blessée,
De fiel oppressée,
Languit et mourut.

GINGUENÉ.

Remarque.— Ces vers, coulant et faciles, se sentent de la froide saison du XVIII^e siècle : il y manque la grâce, la couleur, la vie et l'enthousiasme. Il ne faut pas tout déprécier ; faut-il tout admirer, sans discernement et sans goût littéraire.

Faites l'*analyse* de cette fable, d'après les préceptes — fond et forme que nous avons consignés plus haut.

II. — La Locomotive et le Cheval.

Un cheval vit un jour sur un chemin de fer
Une machine énorme, à la roue enflammée,
Aux mobiles ressorts, aux longs flots de fumée.
— “ En vain, s'écrie-t-il, ô fille de l'Enfer,
En vain tu voudrais nuire à notre renommée.
Une palme immortelle est promise à nos fronts.
Et toi, sous le hangar, honteuse et délaissée,
Tu pleureras ta gloire en naissant éclipcée.
De vitesse avec moi veux-tu lutter ? ” — Luttons !
Dit la machine ; enfin ta vanité me lasse. ”
Elle roule, elle roule, elle dévore l'espace ;
Il galope, il galope, et d'un sabot léger
Il soulève le sable et vole dans la plaine.
Mais, il se berce, hélas ! d'un espoir mensonger !
Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
Bientôt l'imprudent tombe, et termine ses jours.
Et que fait sa rivale ? Elle roule toujours.

La routine au progrès veut disputer l'empire :
Le progrès toujours marche, et la routine expire.

LACHAMBAUDIE.

Réflexions critiques. — Ces dix-neuf vers vous plaisent-ils ? Oui, en ce qui regarde le *fond* : les idées et le rapprochement, imaginé par le poète, se condensent en peu de mots ; c'est un mérite qui a sa valeur.

Non, en ce qui concerne la *forme*, qui est pâle, insipide, banale, sans aucun intérêt littéraire. Pourquoi ? Parce que Lachambeaudie se sert d'expressions usées, d'alliances de mots à l'usage des prosateurs les plus

médiocres, de tours qui rappellent le cliché: son vocabulaire n'est ni personnel, ni original, ni en relief.

Qu'il suffise de citer ces mots: — "machine énorme": machine devait donner place à *géant, bête, hydre*... — "mobiles ressorts, longs flots de fumée: au lieu de *panaches, trainée, banderolles* —; "palme immortelle" est vieux comme Mathusalem et Hérode, ainsi que "promise à nos fronts"; ainsi que "se berse d'un espoir mensonger".

Il est clair que le relief et le pittoresque transformeraient ce morceau en fable gracieuse, ingénieuse, intéressante.

III. — La Lampe du jardin.

Le bouton disait à la rose:
— "O ma mère, la nuit, j'ai peur
Au jardin, lorsque tout repose,
Je frissonne contre ton coeur.

Dans la chambre où l'enfant sommeille,
Une lumière le défend;
Et pas une lueur qui veille
Sur moi, rose comme un enfant!"

— "Qui te fait peur?"

— "Le ver qui rampe,

Tout sombre et noir, parmi les fleurs."
— "Eh bien, j'en vais faire une lampe,
Dit la rose, plus de frayeurs.
Dans ta nuit ce ver va reluire...
Vois comme il rayonne à présent!..."

Et la rose, avec un sourire,
Allume le beau *ver luisant*.

RATISBONNE.

Remarques. — En quoi ces dix-sept vers l'emportent-ils sur les précédents? Justement par l'image, le pittoresque et l'originalité.

Relisez les deux premiers quatrains: "le bouton frissonne contre le coeur de sa mère." Cette idée amène l'image, la comparaison de "l'enfant qui sommeille, lui, car une lumière le défend" Est-ce assez fin et délicat!

Relisez les autres vers: quelle précision forte et quelle inspiration vraie!... Evidemment, Louis Ratisbonne était un artiste, comme son frère Théodore.

IV. — Critique d'une fable.

L'inimitable fabuliste
A bien encore ses détracteurs.
Moi, je suis inscrit sur la liste
De ses fervents adorateurs.

J'aime, et vous aimez, je suppose,
Sa féconde brièveté,
Sa grâce, sa naïveté...
Sa morale?... c'est autre chose.
La cigale avait eu des torts:
Elle avait trop chanté, j'en conviens, je l'accorde;
Mais le Seigneur a dit aux faibles comme aux forts:
A tout péché miséricorde!
Elle a faim et froid; c'est assez
Pour que ses torts soient effacés.
Railler et repousser le pauvre... c'est infâme!
Je croyais aux fourmis plus de cœur et plus d'âme,
Et malgré le désir de traiter en ami
Celle dont les vertus ont charmé notre maître,
Franchement j'aimerais mieux être
La cigale que la fourmi.

DE MONGIS.



EXPLICATION D'AUTEURS.

I. — CHATEAUBRIAND.

A. Le dimanche de l'homme des champs.

Est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connaisse pas ce désir de bonheur qui s'étend au-delà de la vie?

D'où vient cet instinct mélancolique qu'on remarque dans l'homme champêtre? Souvent, le dimanche et les jours de fêtes, lorsque le village était allé prier, ce Moissonneur qui sépare *le bon grain de l'ivraie*, nous avons vu quelque paysan resté seul à la porte de sa chaumière. Il prêtait l'oreille au son de la cloche; son attitude était pensive; il n'était distrait ni par les passereaux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnaient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un dieu sur le seuil d'une chaumière, ce front sublime, bien que chargé de soucis, ces épaules ombragées d'une noire chevelure et qui semblaient encore s'élever pour soutenir le ciel, quoique courbés sous le fardeau de la vie, tout cet être si majestueux, bien que misérable, ne pensait-il à rien, ou songeait-il seulement aux choses d'ici-bas? Ce n'était pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre:

Le souvenir de Dieu était là avec le son de la cloche religieuse.

Leçon sur ce texte.

I. *Apercevez-vous le plan de cette esquisse?*

Oui: le **début**, dans la première phrase, indique *l'idée dominante* du titre: "le peuple, même misérable, conçoit le désir du bonheur d'au delà."

Le **milieu** précise par des circonstances habilement choisies la preuve de cette pensée chrétienne: "le dimanche et les jours de fête (*temps*); le villageois, seul au seuil de la chaumière (*lieu*); son de la cloche (*cause*); attitude pensive (*manière*); noble figure, front sublime, épaules, noire chevelure, tout cet être (*personne*); choses d'ici-bas (*objet*)."

La **conclusion** résume très bien la description par ce mot: "le souvenir de Dieu était là."

II. *Que vous inspire ce plan si simple?*

Il trace la voie à suivre dans le dessin d'inventer les idées d'une description quelconque, d'un portrait à crayonner, d'un récit à narrer. Il suffit de s'habituer à l'observation des personnes et des choses, de les placer dans un cadre net et distinct, de les peindre à l'imagination avec grâce et vérité.

Faute d'observation et de réflexion, on est souvent à court de pensées, de sentiments, d'images.

III. — *Pouvez-vous montrer le relief de l'expression dans cette miniature?*

Rien de plus aisé, si l'on considère les termes dont se sert Chateaubriand.

Il débute par une *interrogation*, puis par une seconde encore: ce tour est vif et animé. — Au lieu d'écrire "désir de bonheur *éternel*", l'auteur use d'une périphrase "qui s'étend au delà de la vie."

L'"instinct" est caché dans l'âme; ici "on le remarque dans l'homme *champêtre*".

C'est ensuite une *allusion* "au Moissonneur qui..." que la famille "est allé prier", pendant que le père, "un paysan, reste seul", non pas à la maison, mais "à la porte de sa chaumière".—"Prêter l'oreille" est plus expressif que "écouter, entendre"; "le son" peint mieux que "la cloche" seule. "Les passereaux et les insectes" agrémentent ce tableau par *antithèse*.

Tout le reste est du coloris et du relief superbe: chaque mot est un trait original, vu personnellement, emprunté aux mœurs de la Bretagne.

Seule l'expression des "épaules qui semblent s'élever comme pour soutenir le ciel" paraît outrée, ampoulée, de mauvais goût: c'est peut-être une douteuse allusion aux superstitions gauloises.

Il est évident que l'interrogation "ne pensait-il à rien..." imprime plus d'énergie à la pensée et à la preuve.

"Ce n'était pas": *telle* n'était pas l'expression... Les trois mots qui mettent en relief l'idée religieuse sont juste ceux qui permettent de deviner la pensée du paysan: "lèvres entr'ouvertes, corps immobile, regard attaché": c'est vraiment la pose de "la statue d'un dieu", au seuil d'un temple.

En résumé, le style de Chateaubriand est une mine d'or ou d'argent: à chacun de s'y approvisionner de trésors.

B. — Les Funérailles du laboureur.

La simplicité des funérailles était réservée au nourricier, comme au défenseur de la patrie.

Quatre villageois, précédés du curé, transportaient sur leurs épaules l'homme des champs au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontraient le convoi dans les campagnes, ils suspendaient leurs travaux, découvraient leurs têtes, et honoraient d'un signe de croix leur compagnon décédé.

On voyait de loin ce mort rustique voyager au milieu des blés jaunissants, qu'il avait peut-être semés. Le cercueil, couvert d'un drap mortuaire, se balançait comme un pavot noir au-dessus des froments d'or et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfants, une veuve éplorée, formaient tout le cortège.

En passant devant la croix du chemin ou la sainte du rocher, on se délassait un moment: on posait la bière sur la borne d'un héritage, on invoquait la Notre-Dame champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avait tant de fois prié pour une bonne mort, ou pour une récolte abondante. C'était là qu'il mettait ses bœufs à l'ombre au milieu du jour; c'était là qu'il prenait son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des allouettes. Que bien différent d'alors il se repose aujourd'hui! Mais du moins les sillons ne seront plus arrosés de ses sueurs; du moins son sein paternel a perdu ses sollicitudes; et, par ce même chemin où les jours de fêtes il se rendait à l'église, il marche maintenant au tombeau, entre les touchants monuments de sa vie, des enfants vertueux et d'innocentes moissons.

EXPLICATION.

1. Le fond de ce morceau est emprunté aux usages et aux coutumes de la Basse-Bretagne.

Aujourd'hui encore, dans les localités les plus reculées, loin des centres populeux, tous ces traits de mœurs sont communs dans leur simplicité rustique. Nous avons personnellement pris part à des enterrements de ce genre: le tableau traduit la réalité, à part "les cigales" que mentionnent l'auteur et qui ne se rencontrent qu'au midi de la France.

2. Le *plan* se déroule suivant l'ordre chronologique: c'est une vraie narration descriptive.

- (a) *Simplicité* des funérailles du paysan { laboureur,
soldat.
- (b) Les *acteurs* du drame funèbre: prêtre, villageois.
- (c) Les *spectateurs* religieux: laboureurs aux champs.
- (d) La *marche* du convoi { sentiers
relais au calvaire
prières à Notre-Dame.
- (e) *Réflexions* de l'auteur { le passé du mort.
le présent.
- (f) *Conclusion*: médiocre pathos, sans idée surnaturelle.

3. Le *style* de Chateaubriand est encore ici riche d'éclat et de pittoresque. A vrai dire, l'auteur maîtrise superbement sa langue, et il n'a qu'à regarder pour s'exprimer aussitôt avec la plus grande aisance.

Au total, l'*antithèse* est la ressource habituelle de son esprit: peut-être sacrifie-t-il trop souvent à cette idole.

"Nourricier" qui fournit à la patrie les denrées de tout genre; "défenseur", soldat.

"Honorait d'un signe de croix" est neuf, exquis.

"On voyait ce mort voyager" tour hardi et original, comme il arrive souvent à l'auteur; — "au milieu des blés..." est très juste, car les convois prennent souvent les sentiers de traverse qui raccourcissent le trajet; — "qu'il avait peut-être semés" est pittoresque et inattendu.

“ Comme un pavot noir ” est risqué et surprend, en raison de la disproportion avec les coquelicots, les boutons d’or et les iris ; est-ce bien la circonstance de s’arrêter à ces antithèses ?

En disant que seuls les enfants et la veuve forment le cortège, Chateaubriand ne se souvient que de l’exception très rare : même pour les plus pauvres, les voisins et la parenté sont là très assidûment.

L’antithèse suggère à l’écrivain la belle phrase qui suit — “ sur la borne d’un héritage ” est une convention poétique de l’auteur. Il en est de même des “ bœufs à l’ombre et des cigales. ”

Quelle belle exclamation ! “ Que bien différent d’alors il s’y repose aujourd’hui ” : toujours l’antithèse.

La conclusion est dans le goût du dix-huitième, fade, mélancolique, purement naturelle, très inférieure à ce que l’on attendait de Chateaubriand.

II. — RACINE.

ESTHER

Acte I. — Scène IV.

Esther.

O mon souverain roi !

Me voici donc tremblante et seule devant Toi.
 Mon père mille fois m’a dit dans mon enfance
 Qu’avec nous tu juras une sainte alliance, 250
 Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
 Il plût à ton amour de choisir nos aïeux.
 Même tu leur promis de ta bouche sacrée
 Une postérité d’éternelle durée.
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ; 255
 La nation chérie a violé sa foi :
 Elle a répudié son époux et son père,
 Pour rendre à d’autres dieux un honneur adultère.
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.
 Mais c’est peu d’être esclave on la veut égorger. 260
 Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes
 Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
 Et veulent aujourd’hui qu’un même coup mortel
 Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles, 265
 Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
 Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
 Le saint que tu promets et que nous attendons ?
 Non, non, ne souffrez pas que ces peuples farouches,
 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches. 270

Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confond tous ces dieux qui ne furent jamais.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations 275
Leur table, leurs festins et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ; 280
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance 285
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour Toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas,
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise. 290
Les orages, les vents, les cieus te sont soumis ;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

*
* *

ANALYSE ET EXPLICATION.

Racine a tiré cette sublime prière de nos saints Livres (Esth. 14.). Mais avec quel talent il a su rendre le texte sacré et ses nuances !

Une si longue prière adressée à Dieu sur la scène, peut paraître étrange. Et cependant elle est dans les convenances du sujet, et rien ne saurait être plus dramatique dans la circonstance.

Le plus grand des malheurs menace à la fois Esther, sa famille, son peuple ; on lui demande une démarche qui, humainement considérée, ne peut que lui attirer la mort. Dieu seul peut la faire réussir. D'autre part, Esther n'est pas une héroïne profane : elle vit surtout de la foi. Il est donc naturel, indispensable même, qu'elle ait recours à l'arme par excellence de la foi, à la prière.

Au point de vue dramatique, le spectateur ne peut être que vivement touché et attendri, quand il voit cette grande reine, entourée de tant de gloire, menacée d'un tel péril, se prosterner humblement devant la majesté divine, et implorer avec larmes le secours du Ciel.

Voici la suite et l'enchaînement des idées :

1. La reine seule devant le Roi souverain,
2. Dieu est le roi du peuple d'Israël : la théocratie.
3. Infidélité du peuple envers Dieu.
4. Son châtement, la captivité et la proscription.
5. La destruction décrétée : que deviendra le Messie promis ?
6. Instantes prières de la Reine.

7. Sa *condition* personnelle : éloignement de l'idolâtrie, de la pompe et des grandeurs royales.

8. Sa *pénitence* dans la cendre et les pleurs.

9. Sa *déci-ion* de sauver le peuple : il lui faut le *secours divin*.

248v — "Roi" est un des noms qui, dans la Bible, s'ajoutent le plus souvent à celui de Dieu; cette appellation rappelle la domination particulière de Dieu sur la nation choisie, sa royauté, manifestement exercée sur "son peuple". — Cherchez les *dérivés*.

249v. — "seule", de fait, sans témoins, et *seule* en esprit, isolée par le recueillement, détachée des objets des sens et des sens eux-mêmes.

— *Dér.*: Solitaire, qui vit seul; isolé, désert; solitude (endroit désert).

250v — Ce souvenir des leçons paternelles marque une modestie et une piété filiale qui attendrissent.

Esther rappelle à Dieu ses *promesses* anciennes. — "Tu juras..." c'est le terme même de la Bible. — *Dér.*: Jurement; juré (citoyen désigné par le sort pour juger les accusés), jury (ensemble des jurés); juriste (versé dans la science du droit).

252v. — "Il plut à ton amour" est délicat, nuancé, expressif; — "aïeux" = ancêtres.

253v. — "de ta bouche sacrée" fait image: c'est l'art de relever un mot banal par une épithète choisie et noble.

256v. — "violé sa foi": sa parole donnée, ses engagements, la *fidélité* due à Dieu, promise, jurée.

257v. — Voilà des images concrètes qui étendent l'idée et la rendent saisissante, palpable — "époux" est un terme de comparaison de la Bible.

258v. — "un honneur adultère" qui s'adresse à d'autres dieux; le crime d'adultère, au figuré, c'est l'idolâtrie.

259v. — "servir sous un maître étranger" belle périphrase pour traduire l'idée de captivité et d'esclavage.

261 v. — "superbes": ce mot garde toute la force de son origine latine: violent, injuste, tyrannique. A ces vainqueurs, Esther reproche ici plus que de l'orgueil. — "insultant à nos larmes" est un mot à la Tacite; auj.: maltraiter de fait ou en paroles.

262 v. — "Imputent à" attribuent à leurs divinités le succès ou "le bonheur de leurs armes": la cause divine est celle d'Israël.

On voit si l'étude de la poésie aide à bien écrire, à varier le style et à l'embellir.

264v. — "Abolisse. —" vers magnifique de concision, de force et d'ampleur d'idées. Il est hardi aussi, car si l'on abolit *un nom*, peut-on dire "abolir un peuple, un autel" ?

265 v. — "Un perfide"; c'est Aman, impie et calomniateur. — "miracles" choses merveilleuses; mot très expressif ainsi rapproché de "perfide." — Cherchez toujours les *dérivés* et les *composés*.

266 v. — "la foi", la sincérité, la véracité, la vérité: c.-à-d. le respect et l'obéissance qu'on doit aux "oracles", aux promesses et aux prophéties: donc l'autorité qui les rend dignes d'être crus.

267-68 v. — Il s'agit du Messie "promis et attendu": c'est une habileté de la piété du poète.

269 v. — Ce vers et les suivants établit la supplication de la reine, d'un ton vigoureux et très énergique, par des images sublimes.



Esther, d'abord, surmonte à peine son trouble; puis la mémoire des grands faits la vient rassurer.

Puis, par un rapide retour sur elle-même, sa conscience scrupuleusement interrogée, le témoignage candide qu'elle se rend à elle-même, dans ce milieu idolâtre, lui donne pleine confiance, une généreuse ardeur, un puissant espoir.

274 v. — "Pour moi que tu retiens": c'est un examen public de ses actes, de ses sentiments, de ses intentions: Esther peint par les faits concrets "fêtes criminelles, table, festins, libations."

276v. — "pourpe où" pompe à laquelle: cet emploi est d'un usage constant en prose et en poésie.

277 v — "bandeau" = diadème.

278 v. — "à l'orgueil dédiés" synonyme de consacrés, poétique et fort juste; dans ces pompes idolâtriques, aux yeux d'Esther, l'orgueil est, en réalité, le dieu auquel on sacrifie.

279 v. — "dans le secret", non pas *en secret*, mais dans la solitude de la retraite, sans témoins. — "le" pour *les*: "le" se rapporte au dernier nom exprimé.

281 v. — "et n'ai de goût qu'aux pleurs", expression neuve et hardie; elle est énergique en même temps.

282 à la fin. — En finissant, Esther n'est plus la suppliante inclinée et craintive; c'est la croyante, relevée, enhardie, transfigurée par la vigueur de sa foi, et comme animée d'une âme nouvelle. C'est la libératrice, prête à marcher pour le salut des siens, sous l'œil de Dieu, avec Dieu même. — "J'attendais... ennemis."

Il y a là un grand souffle, dont le langage se ressent. La poésie de l'expression s'enhardit à mesure que monte l'inspiration.

Telle s'annonce Esther dans cet incomparable monologue, telle nous la retrouverons dans la grande scène où son dessein s'exécute: sûre de l'appui divin, elle ira sans crainte affronter "ce fier lion".

(à suivre).

DEVOIRS D'ÉLÈVES.

I. — Boileau.

Ottawa, 25 nov. 04.

Depuis septembre, nous étudions l'Art Poétique de Boileau. Ce poème qui contient onze mille vers, est, disent les critiques, le code de la raison et du bon goût; aussi m'en coûte-t-il un peu d'avouer que nous trouvons assez difficile d'approfondir ce chef-d'œuvre du législateur du Parnasse français.

A chaque leçon nous devons en réciter un extrait. Apprendre des vers! quel passe-temps! dira-t-on. — Oui, c'est une tâche bien ingrate; un mot manqué, la phrase nous échappe. Laisser notre livre ouvert est chose impossible, car un œil scrutateur nous dira " Fermez vos livres, mesdemoiselles " !! Mais il y a beaucoup de bonnes raisons pour enrichir notre mémoire des choses bien pensées et bien dites.

" Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage "

Vingt fois! dit Boileau, il ne savait certainement pas les règles du Pensionnat, il croyait que tout le monde comme lui a la liberté d'écrire, quand bon lui semble. Il n'en est pas ainsi pour nous, si la cloche sonne, tout travail doit être abandonné. De plus ce n'est pas aimable de laisser là un thème, un devoir quand on n'a plus que quatre lignes à écrire.

Quand je pense à Boileau, il me semble le voir se dresser devant moi avec sa chevelure bouclée, frisée, poudrée à la Louis XIV, sa bouche narquoise, son nez aquilin, ses yeux qui méditent une malice, sa physionomie décidée et hardie. Oh! s'il m'entendait!! Quel bon quart d'heure il passerait à mes dépens et il ne resterait plus guère de mon humble essai que poudre et cendre. Cependant on dit qu'il était un excellent ami, que Racine lui-même lui dut beaucoup de ses triomphes et de sa gloire. Que fallait-il donc pour mériter les bonnes grâces de l'Aristarque français?

Sans doute suivre ce principe favori de l'auteur:

" Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue "

Boileau semble être l'ennemi juré de toute louange exagérée. Un jour Verrier avait fait graver au-dessous du portrait de notre satirique ces quatre vers:

Au joug de la raison asservissant la rime
Et même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime
Rassembler en moi Perse, Horace, Juvénal.

A cette inscription il répondit par ces rimes —

Oui, le Verrier, c'est la mon fidèle portrait.
 Et le graveur, sur chaque trait,
 A su très-finement tracer sur mon visage
 De tout faux bel esprit l'ennemi redouté :
 Mais, dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage,
 Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
 D'un ami de la vérité
 Qui peut reconnaître l'image ?

Boileau paraît être bon appréciateur des qualités solides de la femme. En parlant de Mademoiselle de Lamoignon : " C'était, dit-il, une admirable et sainte fille, qui fit partout ressentir l'effet de ses soins secourables, qui consuma son repos et sa santé pour soulager tous les maux des malheureux.

En tous lieux signala son humble piété
 Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté.

Comme tout bon Français, il aime beaucoup sa mère. " Elle était, dit-il, l'épouse d'un mari doux, simple et officieux, nous ne sûmes jamais qu'elle ait pu ni railler ni médire." Ce n'est donc pas le cas de dire : Telle mère, tel fils.

Cependant, reconnaissons aujourd'hui, débutantes en littérature que nous sommes, ce que nous devons à Boileau dans l'art de la versification, comme dans la distinction du bon et du mauvais style. Puis suivons ses bons conseils.

Hâtons-nous lentement et sans perdre courage ; travaillons, laissons-nous diriger, et le ciel aidant nous réussirons.

FLORE M. St-JACQUES.

II. — Le Désir.

Le désir est une tendance naturelle qui incline à rechercher le plaisir absent. Tel est le désir des aliments, de la richesse, de la gloire, du bonheur, de l'immortalité.

Le désir est donc la forme la plus apparente et comme le ressort de la sensibilité. La force de nos désirs forge et rive la chaîne qui nous lie : la tendance se transforme en passion.

On présume dès lors combien d'âmes sont redevables au désir, à leurs inclinations, à leurs passions, de leur félicité ou de leur infortune.

Il convient donc de l'analyser brièvement, en vue de son importance morale et religieuse.

Le désir est conditionné par la *connaissance*, celle du beau, du bien, de l'utile, de l'agréable. Dès que l'enfant a connu la valeur et l'usage de l'argent, il en conçoit le désir, une sorte de soif et de faim qui est la cupidité.

Quand la jeune fille a entendu récompenser la science de ses compagnes plus avancées, elle sent son âme inclinée au désir des connaissances et du travail qui les assure : c'est l'amour et peut-être la passion de l'étude.

Nous ne connaissons pas Dieu, sinon d'une manière imparfaite sur la terre. Ce que la foi nous enseigne de Jésus-Christ surtout, suffit pour nous inspirer le désir de le mieux connaître, de l'aimer, de le voir et de le contempler dans la gloire. Aussi le prophète a dit : — " Dieu aime beaucoup l'homme de désir ! " Et dans l'Évangile, il est écrit : — " Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. " Faim et soif, c'est le désir.

Le désir est aussi conditionné par le *sentiment pénible de la privation actuelle* du bien, du beau connu et souhaité.

Dès que l'enfant obtient un objet convoité, son désir est apaisé ; s'il ne réussit point à l'acquiescer, son désir le blesse et lui torture l'âme : il pleure et réclame ce qu'il ne possède point.

Si le désir et la passion bouleversent jusqu'au découragement et au désespoir, c'est que la privation devenue intense et aiguë au fond de l'âme, s'affole, se trouble et s'abat sans retour. Il faut de la vertu pour prévenir les désastreuses conséquences des violents désirs. " Il y a parfois, écrit La Bruyère, dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. "

Saint-François de Sales a dit avec l'auteur de *l'Imitation* : " Je désire peu de choses et je les désire très peu. " C'est le langage de la sagesse et de la soumission qui s'abandonne à Dieu seul.

Le désir est enfin conditionné par l'*amour* du bien et du beau. Nul ne connaît un objet comme un bien que s'il en jouit par avance dans une possession imaginaire, que s'il l'aime.

Le désir procède donc de l'amour : c'est l'avantage et c'est le péril aussi. Quand l'affection naît au fond d'un cœur généreux, il faudrait contrôler le désir avant de lui laisser prendre racine : car que sert d'aimer dans l'esprit ce qu'il serait impossible ou inutile d'obtenir en réalité ? Si l'amour est réalisable dans sa fin, le désir mérite qu'on le cultive avec calme, énergie et persévérance.

En d'autres termes, il y a des tendances légitimes et des inclinations perverses ; il y a des désirs excellents et d'autres qui avilissent et dégradent ; il y a un amour bon et un amour mauvais. A chacun d'user de discernement, de prudence, de circonspection et d'implorer les lumières d'un conseiller.

Les saints ont veillé sur leur sensibilité et l'ont dirigé vers les aspirations de la vertu. Heureux ceux qui ont soif de Dieu, de sa grâce,

des saints désirs du ciel. L'amour des choses nobles et grandes, l'amour passionné des âmes et de leur salut, l'amour des richesses qui embellissent et honorent devant Dieu et les hommes est l'apanage des héros et des saints.

*
* * *

En résumé, l'âme d'une jeune pensionnaire goûte la joie pure et la paix suave, quand elle a su dominer ses inclinations, sauvegarder ses désirs, maîtriser son cœur. Exquise de sensibilité, tendre de sentiment, délicate d'impression, elle doit être avant tout docile à sa raison et à sa conscience. Il ne lui est pas permis d'agir et de s'abandonner selon les exigences ou les entraînements du cœur : elle se doit à elle-même et à son bonheur présent et céleste de guider son amour aux lumières de la foi, des préceptes de la loi divine et du devoir qui éclaire et réglemente ses nobles aspirations.

EUG. GROULX.

III. — Le Littérateur.

L'art est un ensemble de préceptes pour bien faire un ouvrage. C'est ainsi que les arts mécaniques ou les métiers enseignent ce qui est utile aux besoins matériels : ils produisent les bons artisans ou les ouvriers médiocres, selon leur habileté ou leur ignorance.

Les arts libéraux ou les beaux-arts, qui sont du ressort de l'esprit, servent aux besoins intellectuels et moraux de la société. Arts plastiques, la peinture, la sculpture, l'architecture même rendent l'aspect physique des objets et des personnes ; arts d'imitation, elles reproduisent la forme extérieure ou la nature morale ; arts d'agrément, la musique, le dessin, la danse concourent aux distractions et aux plaisirs : tous produisent des artistes.

Les belles-lettres, qui ont pour objet le beau et le bien dans les œuvres de l'esprit, prose et poésie, aident à la culture des facultés humaines : elles constituent le domaine de l'auteur, de l'écrivain, du critique, du littérateur.

*
* * *

La littérature peut s'entendre et s'entend de l'ensemble des œuvres de l'esprit : ainsi l'on dit communément la littérature anglaise ou allemande, la littérature du grand siècle.

La littérature, au sens immédiat du mot, est l'art d'écrire conformément aux principes de goût et aux traditions des auteurs classiques. Elle forme ainsi le *littérateur*, homme de goût et de discernement dans l'appréciation des œuvres.

C'est un homme de raison, d'abord. Sa mission est de distinguer les idées, de voir le vrai et le raisonnable, comme l'œil aperçoit l'astre au firmament sans voile. Il pénètre par l'intelligence dans les profondeurs des compositions abstraites, des œuvres de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire : son labeur est une sorte d'exercice d'intuition.

C'est un homme de jugement aussi. Il explore les régions de la littérature, à l'aide de l'analyse, de la critique dogmatique et expérimentale.

Doué d'une volonté tenace au labeur, il applique son esprit à disséquer les parties constituantes, à examiner les points de rattachement et les ligaments qui les associent et les articulent.

Homme d'esprit, il saisit avec facilité et promptitude les rapports cachés des pensées et des sentiments, des objets, des raisonnements entre eux. Ses facultés s'affirment par l'usage et l'expérience : la mémoire s'enrichit de souvenirs nets et précis, l'imagination se colore et reflète les sensations comme un miroir.

Homme de sensibilité et de cœur, il goûte le beau et son expression, comme il repousse le laid et ses horreurs. Que d'impressions morales, nobles et nuancées traversent son âme émue, ravie, captivée ! Le contact des beaux sentiments et des belles âmes font résonner la sienne qui à son tour éclate en accents d'harmonie.

Homme de goût principalement, le littérateur atteint un degré supérieur dans la finesse de l'intelligence et dans la délicatesse de la sensibilité : tour à tour son goût apprécie le naturel, le simple, le grandiose, comme il condamne le grotesque, le burlesque, l'excentricité : son goût emprunte aux fins lettrés quelque chose de leur sûreté, de leur vivacité, de leur largeur naturelles ou acquises.

Si le littérateur applique sa volonté au labeur des lois qui régissent les compositions en prose et en vers, s'il fréquente assidûment les œuvres et les chefs-d'œuvre, il devient à la longue un homme de talent, qui se rend apte à composer à son tour, à produire des œuvres d'art, à devenir artiste lui-même.



L'élève studieux peut donc aspirer à être littérateur. Les années du cours classique lui exposent tous les préceptes de l'art, l'aident à goûter les ouvrages des grands maîtres, lui enseignent les secrets de la composition littéraire.

C'est une initiation encore élémentaire, mais c'est l'entrée dans la carrière des belles-lettres qui lui réserve des jouissances, des succès, peut-être de la gloire.

F. DAGENAIS.

Nc. V.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE

XII Leçon. — LA SENSIBILITÉ

Art. III. — Les Inclinations.

III. — Inclinations corporatives.

1. Elles ont pour *objet* non pas les hommes en général, mais des associations naturellement ou volontairement formées. La principale, c'est le *patriotisme*; puis ce qu'on nomme l'*esprit de corps*.

A. — Patriotisme.

2. L'homme n'est pas seulement membre d'une famille, il appartient aussi à une *patrie*.

La patrie est le milieu entre la *famille*, qui semble trop étroite pour satisfaire toutes les affections naturelles de l'homme, — et l'*humanité*, qui est trop vaste pour inspirer des sentiments très profonds. La patrie, c'est le pays de nos pères.

I. CONDITIONS. — Les éléments constitutifs de la notion de patrie se peuvent ramener, comme notre personne, à deux : l'*âme* et le *corps*.

Le **territoire national** constitue le corps de la nation. C'est le sol où l'on est né, où l'on a été élevé. L'amour du sol natal, du *clocher*, va s'étendant peu à peu, à mesure que s'étend l'horizon de l'esprit; il commence par l'amour de la maison paternelle, bientôt il embrasse la province et le pays tout entier. Mais la patrie ne se limite pas à un lambeau de terre : celui-ci, les traités peuvent l'agrandir ou le mutiler : la patrie existe encore.

L'**âme commune** de la patrie est une société, l'ensemble des personnes qui habitent le sol; et ainsi le sol et ses habitants constituent la personne morale, la patrie. Il faut l'*accord*, l'harmonie des individus et des familles, qui la composent; la *communauté* des souvenirs, de sentiments, de pensées, de volontés. Peut-être y a-t-il un legs de gloires, un passé de luttes, d'efforts et de sacrifices pour la défense de l'intégrité du territoire.

Il faut encore l'amour de cet héritage glorieux. M. le Duc de Broglie a écrit avec raison : — "Le respect du passé n'est-il pas la piété filiale des nations?"

Il faut enfin la volonté de sauvegarder et de faire valoir cet héritage.

La patrie, c'est donc avant tout une communauté d'idéal connu, aimé, poursuivi, c'est une grande *solidarité* établie par des idées, par des affections communes : tel est le vrai principe de l'unité nationale.

II. — ELÉMENTS DE CETTE UNITÉ.

Tout ce qui peut renforcer cette solidarité fortifiée par là même la patrie. Il y faut :

1. La **race** : en Suisse, en Allemagne, en France, il y a des races distinctes. — En revanche, les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, malgré l'unité de race, ont formé des nationalités séparées.
2. La **langue** : on en parle plusieurs en Autriche, et le français en Belgique. — Il y a en France des Bretons qui ont une langue gaélique.
3. La **religion** : la plupart des nations sont divisées au point de vue des croyances religieuses. C'est une source de faiblesse — à côté de celles qui observent une foi unique.
4. Les **mœurs** et les **intérêts** : il y a peu de nations sans quelques provinces dont les mœurs et les intérêts ne soient pas différents.
5. Les **lois** et le **gouvernement** : sous cette unité, l'action commune serait impossible, faute de centralisation ; mais faut-il encore que les lois et le gouvernement soient acceptés. De plus les autres liens sociaux sont nécessaires. L'empire romain jouissait de l'unité politique, comme l'Empire actuel de la Grande-Bretagne ; pourtant ses provinces ne formaient pas une véritable unité nationale, de même que les colonies britanniques.

Donc, aucune des *cinq* conditions qui précèdent ne suffit pour former la patrie, mais toutes y concourent.

Conclusion. — S'il en est ainsi, le patriotisme ne va pas sans désintéressement, quoi qu'en disent certains utilitaires, qui prétendent que la patrie, c'est "le lieu où l'on est bien."

Le *civisme* consiste à défendre les intérêts et les droits de ses concitoyens.

Le *cosmopolitisme* supprime l'idée de patrie : l'univers est le cachot de ses sentiments humanitaires.

Le *chauvinisme* est l'exagération du patriotisme qui ne voit de bien et de beau que chez soi, en excluant les autres : le chauvin déteste les autres pays plus qu'il n'aime le sien.

Le *patriotisme* vrai reconnaît les qualités et les défauts des compatriotes, ne hait aucun pays bien qu'il préfère le sien : la patrie est comme une seconde mère, pour l'amour de laquelle la piété filiale se dévoue et au besoin accepte la mort.

B. — Esprit de corps.

I. DÉFINITION. — C'est l'attachement des membres d'une même association à des principes et des intérêts communs.

Il se forme dans une nation des groupes plus vastes que la famille, plus restreints que la patrie : ces *corporations*, ou *sociétés*, ou *associations* produisent un ensemble d'inclination qu'on nomme l'*esprit de corps*.

II. DIVISION. — Les ramifications de ces groupes sont innombrables.

a) **Ordres religieux** ou **Congrégations religieuses**, personnes des deux sexes, respectivement unies en vue de fins spéciales. Ces associations sont fondées sur le droit naturel et sur la liberté individuelle: nous le montrerons en morale plus tard. Aucune loi humaine ne saurait donc les dissoudre ni les proscrire *légitimement* — bien qu'elle le fasse *légalement*. Il faut avoir l'audace d'ériger la fourberie et l'hypocrisie en système de tyrannie gouvernementale pour oser décréter le contraire. Le droit naturel est au-dessus des législateurs du monde entier réunis.

b) **Associations ouvrières**, personnes des deux sexes unies en vue d'avantages particuliers.

c) **Associations littéraires, scientifiques, militaires**, etc., etc.

Pour tous ces groupes divers, l'esprit de corps, *bien compris*, amène la puissance d'action, la solidarité des membres entre eux, et s'oppose à l'*individualisme*, qui réduit l'association à la poussière d'individus sans cohésion.

Mal compris, il dégénère en esprit de caste ou de coterie, en étroitesse et en exclusivisme. C'est l'histoire des multiples sectes de l'hérésie, qui ne sont unies que contre l'Eglise.

N. B. — L'espace nous manque pour développer une thèse: mais les éléments sont là pour traiter le *patriotisme* et l'*esprit de corps*.



SUPPLEMENT.

No. I.

L'Expulsion des Oblats.

N. B.—Le 1er juin dernier, les mandataires du gouvernement ont expulsé de la résidence de la rue Saint-Pétersbourg, Paris, le T. R. P. Général, les assistants-généraux et tout le personnel.

Le R. P. CASSIEN AUGIER, supérieur général, entouré des Pères et d'un groupe d'amis, tous réfugiés à la chapelle, a lu la noble et énergique protestation suivante :

Messieurs,

Vous pénétrez par la violence et l'effraction dans notre domicile; vous nous jetez dans la rue comme de vils malfaiteurs.

Quel crime avons-nous donc commis? Nous avons conscience de n'avoir cherché et accompli que le bien. Interrogez ceux qui nous ont vus à l'œuvre. Ils vous diront que notre ministère a toujours été un ministère de charité, de dévouement et de paix.

Quelle loi avons-nous violée? Aucune; pas même la loi injuste, au nom de laquelle on nous persécute. Nous l'avons établi devant les tribunaux et nous attendons que la justice ait rendu son verdict définitif. Vous n'avez pas le droit de devancer la sentence des juges.

En présence de Dieu qui nous jugera un jour, bientôt peut-être, je proteste de toute l'énergie de mon âme contre l'attentat que vous allez consommer.

Je proteste au nom de mes fils, de ceux que vous expulsez brutalement et de ceux qui, répandus dans toutes les parties du monde, aiment à regarder cette maison comme leur sanctuaire de famille.

Je proteste au nom de l'Eglise, qui porte des peines redoutables contre ceux qui attentent à la liberté, à la personne et aux biens de ses ministres.

Je proteste au nom des honnêtes gens, attristés et indignés d'un tel outrage fait à la religion, à la justice, à la liberté.

Je proteste enfin au nom de cette population chrétienne, qui nous entoure de son estime, de sa sympathie, et que vous privez des facilités qu'elle trouvait dans notre présence à l'accomplissement de ses devoirs religieux.

Messieurs, nous n'appellerons pas sur vos têtes les malédictions du ciel; disciples du divin crucifié, qui demanda grâce pour ses bourreaux, nous n'avons que des paroles de pardon. Oui, que Dieu vous pardonne et qu'il vous accorde la grâce de reconnaître et d'expier l'attentat, dont vous allez vous rendre coupables!

Et maintenant, Messieurs, vous pouvez accomplir votre œuvre : nous ne céderons qu'à la force.

EXPULSÉS...

"Ils vous persécuteront... le disciple n'est point au-dessus du Maître." Que dût être l'effroi des apôtres sur qui tombait pareille sentence?

— Condamnés à souffrir autant que Celui qu'ils avaient vu en butte aux dérisions, aux insultes, aux calomnies; autant que Celui dont ils rêvaient le Thabor autrement que le Calvaire!...

Ils sont douze seulement. Douze bateliers, douze ignorants, douze timides! Inconsolable serait leur tristesse, irrémédiable leur découragement, s'ils n'entendaient bientôt l'autre parole, complément de la première: *"Ayez confiance, j'ai vaincu le monde... je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles."*

S'est-elle vérifiée la double prophétie du divin Maître?

Hélas! chers lecteurs, passez l'océan qui vous protège; regardez la France, la France qui sanctifia vos pères: — Ils s'en vont les pauvres proscrits... Leurs étendards cravatés de noir, elles défilent, une à une, les armées de réserve, les congrégations religieuses; lugubre procession qui s'achemine, en pleurant, vers l'exil!...

Comme au temps des Césars de Rome, des Barberousses d'Allemagne, des Henri VIII d'Angleterre, des sanguinaires de 1793, la religion catholique a nourri des monstres qui la déchirent sans pitié.

Quel mal ont-ils donc fait ces moines et ces religieuses, sous la bure austère comme la pénitence, sous le voile blanc comme la pureté, quel crime? — Ils ont peuplé les solitudes, défriché les terres, pansé des blessures, recueilli des vieillards, des orphelins, secouru les indigences, sauvé les âmes.

... Pilate, le lâche Pilate, avait encore répondu, lui: *"non invenio in eo causam."* Je ne vois pas de quel forfait il serait coupable: vous le remettre, c'est livrer le sang innocent." — Ceux-là même qui furent les propres enfants des congrégations; ceux qui en reçurent, avec le bien-être du corps, les dons de l'esprit, n'inventent pour elle assez de flétrissures et de malédictions! Le parfum des vertus, la beauté virginale trouble les plaisirs et jette dans les ténèbres une lumière importune...: ils l'anéantiront! semblables à ces insectes qui ne sauraient voir une corolle sans se traîner, visqueux, jusqu'à sa tige, pour la mordre et la flétrir.

Coupables les religieux, nuisibles à la société, nuisibles à eux-mêmes, nuisibles à tous: frappons, détruisons l'ennemi!...

Frapper l'ennemi, saper la religion du Christ: tel est, crié bien haut, le mot d'ordre, le programme indiscuté des sectes les plus diverses!

Elle serait longue à dresser la liste des ruines qu'ils ont accumulées dans le champ de l'Eglise, en moins d'un demi-siècle.

Le 11 avril 1816, sous l'échafaudage du reposoir qu'ils avaient dressé au Très Saint-Sacrement, deux prêtres s'agenouillaient pour vouer à Jésus l'irrévocable serment de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance... c'était bien la nuit du Jeudi-Saint, la nuit de l'agonie, sous le silence du Saint-Sépulchre, que Mgr de Mazenod et son vaillant auxiliaire, devaient faire leur profession religieuse... La congrégation des Oblats remontait à l'anniversaire de Gethsémani: pouvait-elle ne point boire le fiel, au calice du divin Agonissant?

Encore au berceau, l'ennemi du dedans l'épiait, impatient d'en faire une victime, victime d'un zèle aveugle: mais Pierre parla, Rome approuva; et le grain de sénévé crût au point d'étendre bientôt quelques rameaux par delà la Provence, sa terre natale.

Le sacrilège ostracisme de 1880 ne pouvait l'épargner: Société religieuse, société ennemie de la République: dépouille tes autels, ferme tes couvents, abandonne tes œuvres: tu n'es plus française; meurs, ou exile-toi! Et tout fut laissé... Oh! que de souvenirs arrachent encore les larmes aux vétérans d'aujourd'hui qui étaient alors les Benjamins de la famille, grandissant sous le regard de son vénéré Fondateur, au foyer de la congrégation, à l'Osier, à Montolivet, à Autun.

L'arbre à peine planté fut rudement secoué!

Le temps passa... le temps, inexorable destructeur de tout ce qui est humain, endormit la surveillance sectaire. En 1902, vingt ans après la première tempête, la Congrégation des Oblats, rapatriée dans l'ombre et le silence, respirait, s'épanouissait de nouveau, sous le ciel de France, plus forte, plus confiante que jamais dans son avenir.

D'une chapelle nouvellement dédiée à *Notre-Dame de Lourdes* par notre T. R. P. Général, à Paris, de concert avec le Sacré-Cœur servi par l'élite, sur la butte des martyrs, Marie bénissait sa petite famille et ses œuvres de prédilection. — Les pèlerinages de *Pontmain*, *Bonscours*, *Arcachon*, *La Garde*, *Sion*, *Lumières*, *L'Osier*, *Talence*, jetaient aux pieds de la Madone miraculeuse des foules séduites par les sourires de la Vierge "tant bonne au peuple franc". Sous des yeux vigilants, deux pépinières germaient une moisson de religieux et de prêtres... Neuf communautés d'apôtres se dispersaient, chaque année, dans les villes et les bourgades, les villages et les hameaux, pour visiter et instruire les pauvres, soulager les infortunes, faire luire aux travailleurs et aux éprouvés le rayon d'espoir qui aide à porter le fardeau de la vie.

L'arbre plus vigoureux fut plus rudement secoué!

Nos missionnaires ont paru au banc des criminels, on a entendu les accents simples et vrais de leurs droits et on les a condamnés à la

prison, à l'amende, au bannissement. Eglises fermées, couvents scellés. L'ennemi chante victoire!

S'est-elle réalisée la première prophétie: "*Ils vous persécuteront*"?



Il y a quelques mois, terminant une lettre adressée au chef des persécuteurs, l'éminent évêque d'Orléans, Mgr Touchet, disait: "Allez, messieurs, l'Eglise a mis dix-neuf siècles au tombeau; elle fera bien encore d'autres funérailles. Mourez en paix: il restera assez de prêtres pour chanter l'*Alleluia* et le *De profundis* sur vos cercueils."

Confidite, ego vici mundum; ayez confiance, j'ai vaincu le monde, répète, après dix-neuf cents ans, le divin Conquérant!

O Maître, comment douter de votre force? Qui méconnaîtrait l'appui de votre bras? La tempête a tant de fois rugi autour du trône de Pierre: et tant de fois le calme s'est rétabli. Tant d'insolents se sont rués sur le granit qui tient amarrée la barque de l'Eglise; et tant de têtes s'y sont brisées!... Ils tomberont les persécuteurs modernes; et de leurs cendres montera dans les artères de l'Eglise un renouveau de circulation et de fécondité... et sur leurs tombes oubliées on plantera des temples: l'Eglise triomphera!

Si du mal doit sortir le bien; s'il faut que la prospérité fleurisse sur des décombres; si l'épreuve est l'empreinte que Dieu appose à ses œuvres pour les reconnaître et les bénir... la congrégation des Oblats de Marie ne démentira pas la divine économie.

Elle peut le dire éloquentement pour l'avoir spécialement expérimenté "*Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.*"

Déjà elle possède la terre — caution de la récompense future!

L'Eglise est catholique; catholiques sont donc ses œuvres. Plus une œuvre est dans l'esprit de l'Eglise, plus elle doit se répandre: le bien franchit ses rives semblable aux ondes gonflées d'un fleuve.

Chaque persécution seconda, en quelque sorte, la Providence de Dieu. Comme les abeilles chassées d'une ruche formée au prix des labeurs d'un printemps, les Oblats émigrent en essaims vigoureux pour se poser ailleurs et oublier l'ingratitude en travaillant sur d'autres champs: la terre étrangère n'est point stérile, les fleurs n'y manquent pas.

A l'heure actuelle, grâces surtout aux persécuteurs, la Congrégation des Oblats envoie ses enfants dans le monde entier.

Les feux de l'Asie consomment 200 missionnaires qui consacrent à la conversion des Boudhistes une vie de renoncement. En Afrique, le Natal, le Transvaal, l'Orange, le Basutoland s'inclinent sous l'enseignement des infatigables. Des sables brûlants du Mexique aux glaces du Pôle, les civilisés et les sauvages proclament les luttes et les événements de la *Robe-noire*. L'Océanie a reçu sa première escouade.

Quelle moisson!

De nouveau, à ceux qui sont bannis, les pays voisins et lointains ont tendu une main amicale. Il n'y eut qu'un Judas, sur douze: un pays se dresse-t-il en persécuteur, onze autres se lèvent pour venger la cause de Dieu.

La Belgique, l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne n'ont fermé ni leurs portes ni leurs bourses.

Cependant, comme toujours, en tête du tableau d'honneur de l'hospitalité chrétienne et nationale, s'est inscrit le Canada.

Oh, le Canada! qu'on nous permette de lui dire un salut et un merci particuliers. Le Canada!—à cette évocation, est-il un vieux Français qui ne sente bondir d'amour et de reconnaissance son cœur rajeuni?—Pour un fils de France le Canada peut-il s'appeler "l'exil"?

Aussi elle est venue, confiante, la société dont les travaux et les sueurs ont fécondé les champs de neige et les vastes prairies, et elle a trouvé bienveillance et secours.

L'amour du Canada, c'est la force de la famille et de son chef vénéré... Ils viendront ceux qu'on renie là-bas; ceux à qui les méchants interdisent l'accès d'un peuple resté bon, ils viendront offrir à leurs frères d'outre-mer le pain que l'on refuse ailleurs.

Sur le sol canadien, ils ont créé trois évêchés, trois vicariats apostoliques, et tracé leur plus belle province; plusieurs établissements abritent la jeunesse sacerdotale et religieuse; un scolasticat, un noviciat et l'œuvre consolante entre toutes, du juniorat.

La fondation du Juniorat d'Ottawa est, disons-le hautement, l'œuvre le plus canadienne...

Aux pieds du Sacré-Cœur, 110 enfants des diocèses voisins apprennent l'amour des âmes et le secret du sacrifice. Là repose l'espoir de ceux qui, lassés de la lutte, se retirent à l'écart, en attendant la visite du divin Maître; là s'arme le renfort de ceux qui tombent sur la brèche.

Merci encore une fois aux charitables qui ont fait la tâche de Dieu en soutenant de loin le Juniorat: leurs noms seront gravés en caractères d'or, dans la reconnaissance du Sacré-Cœur, son divin Supérieur. Merci, âmes généreuses, au nom de Dieu, au nom de Marie Immaculée, au nom de la congrégation entière.



Tel est le résultat de la première persécution! Que produira la seconde?

“ Nous descendons de Montmartre, pour monter à Bruxelles ” (1) disait dernièrement notre Supérieur Général... C'est la réponse du Cœur de Jésus. L'athlète recule un peu pour mieux prendre son élan.

Priez, chers lecteurs, priez pour que la petite armée que Marie Immaculée garde sous les plis de sa bannière, combatte vaillamment pour la cause du Christ et des âmes; priez pour que la gêne et l'indigence cesse d'entraver son effort; priez spécialement pour les pauvres petits qui, chassés de nos juniorats de France, se retrouvent condamnés à vivre, là-bas, dans un monde pour lequel ils n'étaient point faits... Qui sait si un jour la Providence n'agrandira pas la maison du Sacré-Cœur, et si la charité de ceux qui comprennent les intérêts de Dieu, ne recueillera pas ces abandonnés!

Confiance:

“ Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.”

Mon Dieu, pardonnez aux impies, défendez ceux qui font le bien, bénissez les mains qui dressent des berceaux, tandis que l'on creuse des tombes!

P. D., O. M. I.

N. B. — *De diverses maisons d'enseignement, on nous a demandé de mettre la REVUE à la portée, simultanément, des classes élémentaires, moyennes et supérieures.*

Dès le mois de janvier 1905, nous nous exprimerons de répondre à ce désir d'une manière pratique et didactique. Nous comptons sur les avis des Maîtres et des Maîtresses, en ce qui concerne ce travail et sur le zèle à faire adopter la REVUE par leurs élèves, au prix de 50 cents.

(1) *Note.*— Au moment où le gouvernement sectaire machinait la perte des reliquies et statuait l'expulsion tant redoutée de Montmartre, le roi Léopold décida l'érection prochaine d'une Basilique au Sacré-Cœur: Vœu national Belge. Cette œuvre, Sa Majesté daigna la confier aux Oblats de Marie Immaculée. L'église sera bâtie sur la hauteur de Koekelberg, près Bruxelles. Une chapelle provisoire y est desservie par nos Pères, en attendant l'achèvement de l'édifice.